

IX.

Le 25 août 1270, Thomas d'Aquin eut la douleur de perdre son royal ami, saint Louis de France. Rien désormais ne pouvait plus le retenir parmi nous; et comme l'Italie réclamait fortement sa présence, il quitta Paris sur la fin de l'année 1271, cédant sa chaire de professeur à frère Romain, neveu du futur pape Nicolas III. Mais à peine était-il parti que l'université en ressentit un grand dommage, sa lumière la plus éclatante lui étant ravie et transportée à une

école étrangère. Le recteur et les maîtres en écrivirent bientôt au chapitre général des dominicains assemblé en 1272 à Florence. Leurs plaintes ne furent point écoutées et ne pouvaient l'être; car, pas plus que les Eglises et les couvents d'Italie, le souverain pontife Grégoire X, nouvellement élu, ne consentait à l'éloignement d'un homme qui à lui seul valait une université entière.

D'abord il résida quelques mois à Rome, expliquant, soit dans les classes des frères-prêcheurs soit dans les églises, quelques fragments des épîtres de saint Paul aux Romains, aux Corinthiens, et aux Hébreux. Frère Raynald recueillait ces précieux commentaires; et le docteur angélique les relisait en y faisant les corrections nécessaires.

Pendant la semaine-sainte de l'année 1272, il fit d'éloquentes prédications dans la basilique de Saint-Pierre, et ce qu'il dit de la passion de Notre-Seigneur toucha le peuple jusqu'aux larmes. Le jour de Pâques, son sermon eut pour

objet de porter les fidèles à se réjouir, avec la glorieuse vierge Marie, de la résurrection de son fils, de même que la veille ils avaient pris part à sa compassion. Son discours terminé, comme il descendait de la chaire, une pauvre malade, depuis longtemps affligée d'une perte de sang, et inutilement soignée par les médecins, s'approcha du saint docteur, toucha le bord de son manteau et se sentit immédiatement délivrée de toute infirmité. Elle le suivit au couvent de Sainte-Sabine où il demeurait, et ayant demandé à parler à frère Raynald, elle lui révéla sa guérison miraculeuse, et frère Raynald en fit souvent le récit à bien des personnes de qui Guillaume de Tocco le tenait.

Plusieurs sermons du docteur angélique nous ont été conservés, soit qu'il en ait lui-même écrit le canevas, soit que de jeunes religieux, entre autres frère Pierre d'Adria, les aient reproduits d'après leurs souvenirs et les traditions de leur ordre. Il en existe sans doute encore dans des manuscrits inédits que l'avenir nous fera con-

naître, au grand avantage des apôtres de la parole de Dieu. Ceux que nous possédons déjà sont d'une doctrine abondante et profonde, d'une piété vive, d'un style ingénieux et pénétrant. Ils montrent surtout que la meilleure sorte de préparation au ministère évangélique sera toujours d'étudier premièrement la sainte théologie, et de s'exercer premièrement aussi à une vie sainte.

Le roi de Naples, Charles I d'Anjou, semblait avoir hérité de l'affection de saint Louis son frère pour le docteur angélique. Il mit tout en œuvre afin de l'amener en son université et il sut obtenir du maître-général, Humbert de Romans, que frère Thomas d'Aquin viendrait occuper une chaire de théologie dans cette école qu'il avait déjà illustrée par ses études d'enfance et de jeunesse. C'était en 1272, après les grandes chaleurs de l'été pendant lesquelles Raynald de Piperno fut miraculeusement guéri, comme nous l'avons vu, au château-fort de la Molara. Le roi Charles, extrêmement heureux de possé-

der l'illustre maître, lui constitua un salaire mensuel d'une once d'or. Les étudiants suivirent en foule ses leçons, avides d'en recueillir les moindres parcelles que beaucoup d'entre eux devaient ensuite semer, comme un pur et céleste froment, dans les îles de l'archipel grec et jusque dans les diocèses lointains de l'empire de Constantinople, de la Palestine, de la Syrie et de la Chaldée. Aujourd'hui encore, dans les couvents dix fois séculaires de l'Asie-Mineure, on peut retrouver des textes grecs, syriaques, hébraïques, arabes, de la Somme théologique ou de la Somme contre les gentils¹.

A Naples, saint Thomas poursuivit mais sans pouvoir l'achever son commentaire des épîtres de saint Paul; il y fut aidé par frère Raynald de Piperno qui n'était plus simplement son secrétaire mais souvent aussi son collaborateur, rédigeant ses leçons et travaillant sous son ins-

1. On peut voir dans les *Scriptores* d'Echard (tom. 1, p. 343-347) un catalogue de manuscrits grecs renfermant des ouvrages de S. Thomas. Plusieurs ont été imprimés et il n'est pas rare de rencontrer une édition hébraïque de la Somme contre les gentils.

piration. En reconnaissance de si utiles services, l'Ange de l'Ecole continuait, en ses moments de loisir, l'*abrégé de théologie* qu'il lui avait dédié et qui resta malheureusement incomplet. La *Somme théologique* s'élevait peu à peu vers son couronnement qu'elle ne devait pas non plus atteindre; ce que nous avons de la troisième partie¹ fut écrit en 1272 et 1273, et valut à son admirable auteur une nouvelle marque de divine approbation. Ce fut chez les frères-prêcheurs de Naples : frère Dominique de Caserte, sacristain de l'église conventuelle, homme d'une grande oraison, d'une vertu éprouvée et d'une merveilleuse activité que Dieu récompensa même par de nombreuses et admirables visions, s'était aperçu que frère Thomas descendait toujours de son cabinet d'étude à l'église, avant le chant des matines, et qu'il se hâtait en regagnant sa chambre de peur d'être remarqué par les autres religieux. Il résolut donc une fois de l'observer avec

1. Elle traite du Sauveur, des sacrements qu'il a institués, de la fin dernière et bienheureuse à laquelle il nous conduit.

soin; et s'approchant de lui par derrière, dans la chapelle de saint Nicolas où il priaient habituellement, il le vit élevé en l'air d'environ deux coudées. Il l'admira longuement et soudain il entendit une voix qui parlait du crucifix vers lequel le docteur angélique tournait en ce moment ses yeux baignés de larmes : « Thomas, lui disait le Sauveur crucifié, tu as bien écrit sur moi¹; quelle récompense veux-tu de moi pour ton travail? » Il répondit : « Seigneur, rien que vous! » Il en était alors aux questions de la troisième partie de la Somme où il traite de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ. Les divines splendeurs qu'il lui fut donné d'entrevoir dès ce temps-là ne lui permirent guère d'aller plus avant dans son travail; car, n'était-elle pas un signe de sa mort pro-

1. S. Vincent Ferrier dit que le même témoignage fut encore donné par Notre-Seigneur à S. Thomas d'Aquin, lorsqu'il eut terminé, à Orviété, l'office du Saint-Sacrement. Ce fait se serait donc produit trois fois. La tradition d'Orviété est d'accord avec S. Vincent Ferrier; au couvent des dominicains, on montre encore l'image du crucifix qui a parlé. (Cf. *Philosophie* de Goudin, édit. latine d'Orviété, 1858, tom. I., p. 24, note.)

chaine, cette demande qui lui était adressée du ciel touchant le salaire auquel il prétendait ?

Sa santé commença donc à décliner au milieu de tant de travaux et de contemplations, redoutables même à un tempérament moins délicat que le sien. Il était assez fréquemment obligé de demeurer dans sa chambre, étendu sur un lit misérable, comme son divin Maître sur la croix. Un jeune religieux, fra Buonfiglio de Naples, était désigné pour le servir, et se faisait quelquefois remplacer auprès de lui par son frère, encore petit enfant. Un jour que celui-ci était de garde, il vit une étoile très-lumineuse et de la largeur de la fenêtre entrer tout-à-coup dans la cellule, s'arrêter un peu de temps au-dessus de la tête du docteur et s'éloigner ensuite pour disparaître. « Cet enfant, dit Guillaume de Tocco, a survécu jusqu'à ce jour dans une forte et bonne vieillesse ; il a raconté ce prodige aux inquisiteurs chargés du procès de canonisation ; il en a déposé et il en a affirmé la vérité, sous la foi du serment. »

Frère Raynald rapportait aussi que la bienheureuse vierge Marie, glorieuse mère de Dieu, avait apparu à saint Thomas et l'avait assuré de la sainteté de sa vie aussi bien que de la solidité de sa science. C'est l'Ange de l'Ecole lui-même qui, peu de jours avant sa mort, révéla ce fait à son disciple afin de le consoler et de le porter à glorifier Dieu. Il ajouta qu'il avait obtenu tout ce qu'il avait jamais demandé par l'intercession de Marie, notamment la grâce de ne point changer d'état et de ne point quitter l'ordre des frères-prêcheurs. « Etant lui-même vierge et très-pur, dit encore le biographe que je citais tout-à-l'heure, son âme et son corps étant également candides, comme ses confesseurs l'ont très-certainement déclaré, on est tout naturellement porté à croire que la Sainte-Vierge lui obtint de son divin fils cette science singulière et ce lis d'innocence, toujours immaculé, qui ont fait de lui le docteur de Marie. Car cette pieuse Mère, cette femme forte par excellence, ne se contente pas de parcourir les célestes phalanges ; elle

daigne aussi accorder aux pèlerins de la terre la consolation de sa présence ; assise sur son trône royal auprès de Jésus son fils, elle ne dédaigne pas de regarder ce bas monde d'où elle s'est élevée si haut¹. »

D'autres visions affligeaient quelquefois notre incomparable maître, Dieu permettant au démon de le menacer et de l'éprouver, afin surtout de nous apprendre que le tentateur ne s'endort jamais, que ses défaites ne le découragent point, que nos victoires enfin ne nous dispensent ni de prier ni de veiller. Un matin que Jean de Blasio, jeune napolitain fort dévoué à saint Thomas et aux frères-prêcheurs, rendait visite au docteur angélique en sa petite cellule du couvent de

1. « Novit autem illa fortissima mulierum, mater pia, non solum intra cœlorum ordines discurrere, sed dignatur etiam peregrinantis suæ præsentis solatium non negare, quæ unde ascendit semper respicit et tamen juxta Filium regina considet. Quæ pie creditur doctori suo singularem illam scientiam a Filio impetrasse quam petiit cum puritatis lilio, quod sicut immaculatum Deo obtulit sic servavit. » (G. de Thoco, *ap. Boll., tom. cit.*, p. 670.) Cette dévotion de S. Thomas pour la Sainte-Vierge et les témoignages de pleine orthodoxie que le Saint-Siège lui a si souvent donnés indiquent assez que sa doctrine sur l'Immaculée Conception n'a rien de contraire à l'enseignement de l'Eglise, si on sait l'entendre d'après les vrais principes de l'Ecole et l'accorder avec elle-même. (*Cf. Gaude, Spada, Perrone, etc.*)

Naples, ils montèrent ensemble sur une terrasse découverte et disposée pour la promenade. Un fantôme ténébreux et revêtu d'habits noirs leur apparut à quelques pas devant eux. Frère Thomas l'apercevant et reconnaissant le démon, s'élança vers lui comme autrefois dans sa prison de Rocca-Secca, tout prêt à le frapper rudement et s'écriant : « Pourquoi viens-tu ici me tenter ? » et comme il allait l'atteindre le démon s'évanouit et ne reparut pas. C'est Jean de Blasio lui-même qui, devenu juge de Naples et conseiller intime de la reine Marie de Sicile, raconta ce fait dans le procès de canonisation¹.

Les dominicains étant un jour au chœur pour la messe conventuelle, le frère portier vint appeler l'un des novices à qui un étranger remit une pâtisserie fort à la mode au pays de Naples. Le jeune homme la déposa dans sa chambre et re-

1. « Interrogatus de causa scientiæ, dixit quod interfuit et vidit. Interrogatus quomodo scit illum fuisse dæmonem, dixit quod alias viderat ipsum dæmonem in quadam crystallo dum fieret quædam conjuratio dæmonum pro inveniendâ quodam libro facto subtracto cuidam scolari, quem tunc recognovit in illa apparitione quam fecit dicto fr. Thomæ. » (*Boll., tom. cit.*, p. 709.)

vint à l'église, tout préoccupé d'une égoïste et vulgaire tentation de gourmandise. Thomas d'Aquin vit alors le démon très-empressé autour du pauvre frère et déjà triomphant. Il fit donc un signe à ce religieux qui vint le trouver en sa stalle, et il lui dit : « Frère, soyez attentif à vos pensées; n'allez pas céder à votre tentation. » Il répondit : « Maître, je ne pense à rien qu'à entendre la messe qui se célèbre en ce moment. » Le maître reprit : « Dites-moi pourquoi l'on vous a appelé hors du chœur. » Et le novice lui avoua tout en détail et lui rendit grâces, ainsi qu'à Dieu, de l'avoir délivré de sa tentation¹.

Au commencement de l'année 1273, le docteur angélique reçut du ciel un nouvel avertissement de sa mort prochaine. Comme il était en prière dans l'église du couvent, il aperçut distinctement frère Romain, ce docteur en théologie auquel il avait naguère cédé sa chaire en l'université de

¹ Echard pense, avec plus ou moins de raison, que Guillaume de Tocco s'est trompé en attribuant ce fait à S. Thomas, ou du moins en disant que la chose arriva dans le couvent de Naples. (*Scriptores*, tom. cit., p. 674.)

Paris. Il alla joyeusement à sa rencontre et lui dit : « Soyez le bienvenu ! Quand êtes-vous arrivé ? » Il répondit : « J'ai passé de cette vie en l'autre; et à cause de votre mérite, j'ai obtenu de vous apparaître. » Alors le saint docteur, recueillant son esprit que cette subite apparition avait profondément ému, répondit à Romain : « Puisqu'il a plu ainsi à Dieu, je vous adjure en son nom de satisfaire à mes demandes. Que faut-il, je vous prie, penser de moi-même ? mes œuvres sont-elles agréables au Seigneur ? » Il répondit : « Vous êtes en bon état et vos œuvres plaisent à Dieu. » Le docteur poursuivit : « Et qu'en est-il de vous-même ? » Il répondit : « Je suis dans la vie éternelle; mais j'ai été seize jours en purgatoire pour la négligence coupable que j'avais mise à exécuter un testament dont l'évêque de Paris m'avait confié l'expédition. » Le docteur ajouta : « Que dois-je penser, je vous prie, de cette question que nous avons fréquemment agitée : les vertus acquises en la vie présente demeurent-elles dans la patrie ? » Et encore :

« Maintenant que vous voyez Dieu, dites-moi si vous le voyez sans aucune idée intermédiaire ou par le moyen de quelque image intellectuelle? » Il répondit seulement par ces mots du Psalmiste : « Ce que nous avons entendu dire, nous l'avons vu dans la cité du Seigneur Dieu des vertus; » et il disparut aussitôt, et le saint docteur demeura étonné d'une si merveilleuse et si extraordinaire vision, mais bien consolé aussi des réponses de frère Romain, comme il le dit à Tolomeo de Lucques, alors son disciple et depuis son historien.

En la même année, Thomas d'Aquin prêcha le carême tout entier dans une des églises de Naples. Jean de Blasio qui le suivait fidèlement nous apprend que tous ses discours ne furent qu'une explication des paroles de l'archange Gabriel : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ! » Il parlait les yeux fermés ou constamment élevés au ciel, avec un admirable regard de contemplation.

Le dimanche de la Passion, comme il célébrait

la messe dans l'église conventuelle, en présence d'un grand nombre de soldats, on le vit tout-à-coup tellement rempli de dévotion et tellement absorbé dans la méditation des mystères sacrés, qu'il parut transporté en esprit sur le Calvaire et associé lui-même aux souffrances du Sauveur. Son visage était baigné de larmes et il fut longtemps insensible à tout ce qui l'environnait. Enfin, les religieux s'étant approchés le secourèrent pour le rappeler à lui et ne parvinrent qu'avec peine à le tirer de son sommeil extatique. Après la sainte messe, les frères-prêcheurs et quelques soldats qui lui étaient familiers le prièrent de daigner leur dire ce qui lui était arrivé dans ce ravissement et de leur révéler ce qui ne manquerait pas de les édifier beaucoup. Mais il s'y refusa et tint secrète sa vision.

Quoique très-attaché à la solitude et au silence, il dut néanmoins faire en ce temps-là quelques voyages : par exemple, au couvent de San-Germano qu'il avait obtenu de l'abbé du Mont-Cassin pour les frères-prêcheurs et qui est bâti

au pied de l'abbaye; à Maënza, où demeurait sa nièce Françoise de Ceccano, fille de Landolphe d'Aquin et probablement sœur du comte de Fondi; au monastère de Fossa-Nuova qui fut son dernier asile sur la terre; à Salerne dont le couvent fut établi en 1272 à cause de lui¹, et où Raynald le vit miraculeusement élevé de deux coudées au-dessus du sol, devant le maître-autel de l'église; à Capoue dont l'archevêque Marino le révérait et l'aimait au point de ne pouvoir, après qu'il eût appris sa mort, prononcer seulement son nom sans en être touché jusqu'aux larmes; à Capoue encore qui était la résidence de la cour de Sicile et où il vint une fois intercéder pour son neveu, le comte de Fondi; enfin, près de Salerne, au château de San-Severino qu'habitait sa sœur Théodora. Aucune de ses démarches n'était frivole et de pure récréation, mais toutes lui étaient imposées par la charité,

1. « Ob amorem præcipuum quem habemus ad venerabilem virum fratrem Thomam de Aquino et magistrum nostrum, » dit l'archevêque Matthieu della Porta dans son acte de fondation. (*Boll.*, tom. cit., p. 744.)

par le zèle du salut des âmes ou par le commandement de ses supérieurs.

Ses derniers travaux théologiques, en 1273, furent le traité de l'Eucharistie et une partie de celui de la Pénitence que l'on trouve dans la Somme. Son dernier écrit de philosophie, au rapport de Guillaume de Tocco, son biographe, qui l'y avait vu lui-même occupé, fut un commentaire sur le livre d'Aristote : *de la génération et de la corruption*. Théologien et philosophe jusqu'à la fin, tenant d'une main le chef-d'œuvre de la raison et de l'autre celui de la foi, alliant l'antiquité grecque et la tradition catholique, poursuivant avec ardeur de nouveaux progrès sans rien perdre des conquêtes du passé, Thomas d'Aquin terminait ainsi sa vie d'étude et de contemplation, revêtu, comme le soleil de Naples à son déclin, d'un admirable manteau de splendeur et de gloire, et conservant encore la fraîcheur et la pureté de son aurore virginale.